Analyse de la marche comme pratique de résistance dans la perspective de David Le Breton[1]

Sílvia Maria AGATTI LÜDORF

Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ), Brésil

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8584

Résumé : David Le Breton est internationalement connu pour ses recherches scientifiques dans les domaines de la sociologie et de l'anthropologie du corps. Ses idées sont largement diffusées au Brésil grâce à la traduction de ses œuvres, notamment dans le domaine de l'Éducation physique et sportive. Cependant, les réflexions de l'auteur à propos de la marche sont encore peu connues dans le contexte brésilien. L'objectif de cet article est d'analyser comment la marche peut être considérée comme une pratique de résistance à partir de la perspective de David Le Breton. Cette étude s'appuie sur des documents et des entretiens avec l'auteur. En croisant ces sources, il a été possible d'identifier deux axes d'analyse. Le premier axe comprend la marche comme une manière de résistance à certains aspects de la société contemporaine : la vitesse, l'éphémère et le côté utilitaire des relations et des émotions. Le deuxième axe considère la marche comme une manière raisonnable de disparaître de soi-même, en résistant à l'impérieux besoin de faire face aux différentes identités imposées par la société. Dérivé d'une étude déjà publiée au Brésil, avec cet article, on envisage de repenser les logiques présentes autour des pratiques corporelles et de notre enracinement social. David le Breton offre une clé interprétative pertinente pour repenser quelques caractéristiques de la société actuelle, marquée par la responsabilisation individuelle et pour des défis constants d'ordre émotionnel et social. Il est fondamental de réfléchir sur ces aspects sociologiques liés au corps, surtout quand les valeurs associées au rythme vertigineux de notre existence sont mises en question.

Mots-clés : sociologie du corps, anthropologie du corps ; activité physique ; marche ; pratiques corporelles.

[1] Cet article est une adaptation de l'article publié : Lüdorf Sílvia M.A, « A caminhada como prática de resistência : uma análise a partir da visão sociológica de David Le Breton », in *Sociologias* (UFRGS), v. 23, 2021, p. 368-394. Disponible sur : https://www.scielo.br/j/soc/a/9g4qFrjwwksn84VMtQ3sPYP/

1 Introduction

Marcher est une des activités les plus élémentaires pratiquées par l'être humain. Mettre le corps en mouvement était nécessaire à la survie depuis l'aube de l'humanité. Courir, nager et marcher étaient des activités motrices qui permettaient la locomotion et l'échange corporel avec la nature dans les sociétés préindustrielles (Pámpols, 1995).

D'après Le Breton (2011), le corps est l'axe de connexion avec le monde. Les actions de la vie quotidienne et les usages du corps, comme les activités physiques et sportives, intègrent des systèmes symboliques, des représentations et des imaginaires. Ces actions sont construites par des acteurs sociaux dans leurs contextes et temps.

Selon Rauch (1997), la marche (le mouvement du corps qui consiste à avancer pas à pas) symbolise la vie des individus et de la société. Cependant, la marche comme un objet sociologique considère qu'il s'agit d'une technique corporelle et l'une des formes d'usage du corps, notamment modelée par la tradition et par différents contextes sociaux. La marche peut avoir de multiples sens : elle peut être associée au travail, à la survie, au bonheur, à l'amitié et à la liberté ; ou encore à la fatigue, aux douleurs et à la fuite. C'est pour cela que les contextes doivent être pris en considération (Le Breton, 2012).

Loin d'être une action humaine « naturelle », la marche est chargée de symbolismes et construite socialement. La marche doit être examinée à partir d'un point de vue sociologique, étant donné qu'elle est inhérente au corps traité comme « l´interface entre le social et l´individuel, la nature et la culture, le physiologique et le symbolique » (Le Breton, 2000a :119).

Le domaine de la sociologie du corps s'est élargi considérablement depuis la notion de techniques corporelles de Mauss (1934, 2003), notamment dans les dernières décennies. Parmi les diverses thématiques qui croisent le corps, il manque des études qui surpassent le caractère biologique ou technique des activités corporelles, y compris la marche. La perspective sociologique contribue au progrès de la dénaturalisation et du démêlement des sens associés à cet acte considéré comme élémentaire, moins étudié de manière systématique.

Dans le domaine de la sociologie et de l'anthropologie du corps, David Le Breton détient une position de prestige intellectuel et scientifique international. Au Brésil, avec la traduction de plusieurs de ses œuvres, l'usage de ses idées dans le domaine de l'Éducation physique et sportive est considérable. Les réflexions de l'auteur à propos de la marche sont pourtant très peu connues dans le contexte brésilien. Dans le but de collaborer pour avancer dans ces lacunes, on s'est lancé à une étude basée sur des sources documentaires et des entretiens avec l'auteur.

L'objectif de cet article est d'analyser comme la marche peut être considérée une pratique de résistance à partir de la perspective de David le Breton. Ensuite, de manière métaphorique, deux sentiers seront parcourus afin de montrer ces deux axes d'analyse.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

2 Premier sentier : la marche en tant que forme de résistance au caractère utilitariste de la société contemporaine

La marche est le retour aux notions fondamentales de l'être humain, comme lorsqu'il était nécessaire de marcher, nager, courir et lutter pour la survie. L'acte de marcher ou de tout simplement mettre le corps en mouvement est de plus en plus laissé à côté, même pour les petits trajets du quotidien. En revanche, c'est une activité de loisir à chaque fois plus recherchée. Cette activité permet le contact avec la nature et s'oppose aux impositions de la performance, de l'urgence et de la disponibilité absolues au travail et aux autres (Le Breton, 2000).

Pour Le Breton (2012 :17) :

> « Anachronique dans le monde contemporain, qui privilégie la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies. »

Dans une société hypercapitaliste, hypertechnologique et gouvernée par la culture de l'hyperconsommation (Lipovetsky ; Serroy, 2011), la marche serait un « contrecoup » devant les valeurs en vigueur. Parmi ces valeurs, on identifie la concurrence, l'urgence et le rendement (Le Breton, 2000, 2012, 2016a). Liées à la marche, quelques-unes de ses caractéristiques (comme le temps, les sens, le silence et l'intériorité) méritent un regard plus attentif, surtout parce qu'elles changent leurs sens selon le contexte d'analyse.

Le temps efficacement mobilisé, par exemple, est un impératif du monde actuel. Les journées sont souvent consacrées au travail, au transport et à d'autres activités quotidiennes où la disponibilité pour l'autre ou pour soi-même n'a presque pas de place. Pourtant, le temps peut avoir une signification différente quand il s'associe aux activités de loisir, comme la marche. Selon Le Breton (2016b), nous sommes mis sous pression pour le temps en vertu des innombrables obligations et rôles qu'on développe au quotidien : « Dans la marche nous avons l'intention de rencontrer une temporalité propre. Le temps n'est pas imposé par les rythmes sociaux ou pour l'univers professionnel. C'est une manière dont le marcheur a du temps pour soi, et pas du temps s'imposer à lui ».

Le marcheur est son propre maître d'œuvre, il contrôle son corps, ses recours physiques, son temps et son rythme pour progresser en fonction des conditions météorologiques. Il décide où et quand il va s'arrêter, il peut changer l'observation de ce qui est immense et de ce qui est minuscule, avec l'énergie ciblée au désir de finaliser son trajet (Le Breton, 2012 :45). Ainsi, c'est comme si la marche proportionnait une « heureuse suspension du temps » selon l'auteur :

> « La marche ne se joue pas seulement dans l'espace, le temps également est mobilisé. Ce n'est plus la durée du quotidien scandée par les tâches du jour

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

> et les habitudes, mais un temps qui s'étire, flâne, se détache de l'horloge. Cheminement dans un temps intérieur, retour à l'enfance ou à des moments de l'existence propices à un retour sur soi, remémoration qui égrène au fil de la route des images d'une vie, la marche sollicite une suspension heureuse du temps, une disponibilité à se livrer à des improvisations selon les évènements du parcours ».

À cet égard, dans une société où la pression du temps est croissante, accompagnée de tensions et d'exigences dans tous les sens, marcher est un acte de résistance.

Pour Le Breton (2012 :51), le monde est aperçu à travers les sens. Chaque perception fournit d'inépuisables propositions. Dans cette logique, la marche est, avant tout, un art des sens :

> « Un marcheur est un homme ou une femme qui se sent passionnément vivant et n'oublie jamais que la condition humaine est d'abord une condition corporelle, et que la jouissance du monde est celle de la chair, et d'une possibilité de se mouvoir de s'extraire de ses routines ».

C'est comme si le corps était en suspension pendant la marche, avec les pensées tournées à une dimension plus réflexive, enracinées dans la sensorialité (Le Breton, 2015b), dans la perception du moment qui se vit :

> « Le fait de fermer la porte derrière soi et de prendre le chemin pour la marche, c'est aussi le fait de laisser derrière les préoccupations. C'est alors de plonger dans un univers sensoriel et affectif complètement différent. Rencontrer une respiration de la vie personnelle, une fois que nous sommes pressionnés par les rythmes sociaux, pour la performativité. Avec la marche on rencontre une respiration, une distance, un relâchement de la vie personnelle ».

La pratique de la marche en tant que moment de réflexion ou un temps pour soi est mentionné par plusieurs philosophes et penseurs, comme Rousseau et Nietzsche (Le Breton, 2012). Dans la philosophie contemporaine, Pavie (2014) analyse le rapport de l'activité physique avec la réflexion sur le point de vue du développement spirituel. Il renforce l'importance de la marche pour Nietzsche. Elle serait une activité qui permettrait l'émergence des pensées.

Cependant, la qualité de la pensée dépend de quelques circonstances :

> « [...] la chaleur, la fatigue, le rythme plongent dans une sorte de transe et induisent plutôt une sorte d'effacement de soir au profit d'une sensation du monde plus physique, musculaire. Intuitivement chacun cherche son rythme pour réfléchir ou s'oublier un moment. La lenteur est plus propice à la réflexion, souvent aussi le fait d'être à deux dans une conversation paisible où rien ne vient dissiper l'attention à l'autre car même le souci des paysages finit par participer de l'échange » (Le Breton, 2019 : 29).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Penser à la marche comme une pratique de résistance c'est la comprendre comme une porteuse de valeurs de résistance au monde actuel. Sur le point de vue de Lipovetsky et Serroy (2015), on est dans l'ère du capitalisme artiste. D'innombrables formes d'existence du type esthétique sont diffusées, telles que le plaisir, l'émotion, les divertissements et le rêve :

> « Mais le modèle esthétique d'existence orienté vers la consommation est loin d'être le synonyme de la belle vie. À tel point qu'il est accompagné d'addiction et de frénésie, de soumission aux modèles mercantiles, d'un rapport avec le temps et le monde dominé pour les impératifs de la vitesse, de la performance, de l'accumulation »(2015 : 36).

En opposition aux modes de vie contemporaine, la pratique de la marche met en valeur le silence, l'intériorité, la réflexion, la solidarité et le dialogue. Le Breton affirme que « les pratiquer, c'est aller contre le courant de ce monde de hâte, d'urgence, de communication, de mercantilisation et surement de manque de dialogue. » (Lévy, 2010 : 115).

Dans une société somatique qui privilégie la profusion de stimulus visuels et l'usage chaque fois plus intense d'appareils technologiques, le fil conducteur de la vie est constitué de marchandises électroniques et de services de média pour lesquels les expériences sont filtrées et construites, au lieu d'être constituées par des évènements traditionnels liés à la famille, au travail et aux relations (Crary, 2014).

Dans ce contexte, utiliser le temps pour marcher c'est une subversion du quotidien et aussi une longue plongée dans une intériorité qui ressemblent à un abîme pour de nombreux contemporains d'une société de l'image et de l'apparence, « qui n'habitent plus que la surface d'eux-mêmes » (Le Breton, 2012 : 17). L'intériorité se constitue, ainsi, en une forme de résistance, vu que le silence est aperçu comme une menace dans un monde chargé de stimulus externes. Parce qu'il force un regard vers l'intérieur de soi qui est presque insupportable actuellement.

Un des penseurs d'influence dans l'œuvre de Le Breton est Georg Simmel (Lévy, 2010 ; Le Breton, 2016a). Il est aussi dans la racine d'interprétation sur les formes de résistance à partir de la marche. Lewis (2000) argumente que Simmel a été un des premiers sociologues à développer des idées à propos de la modernité et à souligner les impacts pour le corps fragilisé, individualisé et indifférent par rapport au monde chaque fois plus automatisé et moins sensible.

Lors d'une interview, Le Breton souligne que le taylorisme marque profondément la société contemporaine. Cette idéologie du profit du temps et de la rationalisation des actions pour augmenter la productivité proportionne un rythme accéléré et intense, où il n'y a pas de place pour la contemplation et la respiration (Le Breton, 2015a). Par contre, la marche permettrait la rencontre avec soi-même et avec l'autre, une fois qu'il serait possible de converser avec une intensité et une disponibilité rares : « nous avons le temps devant nous, nous pouvons nous écouter, nous regarder, nous taire ensemble. Il me semble qu'à l'intérieur de la marche il y a toutes les valeurs essentielles à être

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

préservées dans le monde d'aujourd'hui : le ralentissement, la curiosité, la découverte du monde […] » (Lévy, 2010 : 122).

Dans ce sens-là, ses idées s'approchent d'une version de vie esthétique postulée par Lipovetsky et Serroy (2015 : 37), qui se mettent en opposition à la soumission aux normes accélérées et activistes de la consommation pour l'« esthétique de la tranquillité, d'un art du ralentissement qui est l'ouverture vers l'épanouissement du monde, en permettant d'être plus proche de sa propre existence. »

3 Deuxième sentier : la marche en tant que forme de résistance par le « disparaître de soi »

Dans la société contemporaine, il est difficile d'être un individu autonome. Il faut s'adapter aux circonstances, assumer ce rôle, être à la hauteur de ce défi de se construire en permanence. Tout cela dans un contexte de responsabilisation individuelle, malgré l'absence de recours économiques ou symboliques (Le Breton, 2015).

Dans une ère d'économie globale, Sennet (1999) argumente que les personnes expérimentent l'échec de nouvelles manières, ce qui amène à une érosion de « l'autoconcept » ; en même temps, qui bouleverse les institutions qui traditionnellement protégeaient l'individu du marché pour être moins flexibles et plus sûres. D'autre part, Lipovetsky et Serroy (2011 : 24) argumentent qu'il faut être toujours plus moderne, plus réactif, plus informé et plus efficace en temps de capitalisme absolu, quand presque tout est réglementé par la concurrence. Ce qui n'est pas fait sans pressions provocatrices d'anxiété et des doutes à propos de soi-même.

Les relations sociales semblent être de plus en plus dépourvues de sens et appauvries. Selon Le Breton (2011), il y a chaque fois moins de communication, de contact, de chaleur humaine et de solidarité. Ces valeurs sont écrasées par les impératifs sociaux qui incitent le sujet à la recherche, dans la sphère particulière, de ce que la société ne peut plus l'offrir. L'auteur expose ses perceptions :

> « Le goût de vivre se perd avec les impératifs de consommer, de communiquer, d'urgence, du rendement, de la rentabilité. […] On témoigne les innombrables effets de la déconnexion sociale. Les incivilités se banalisent […] Plus que la violence, l'indifférence par rapport à l'autre me semble actuellement impressionnante. C'est un nouveau phénomène. Nous sommes chaque fois moins ensemble et chaque fois plus à côté des autres. » (Lévy, 2010 : 53)

La détérioration du rapport avec le monde entraîne le manque de reconnaissance de l'autre dans le quotidien, l'incivilité entre les hommes, l'existence de consommateurs plus que de citoyens. Pour Le Breton, une des questions les plus préoccupantes de l'actualité est la difficulté de gérer le poids des identités, qui sont multiples, selon les circonstances (Le Breton, 2016a). L'identité n'est pas substantielle, mais relationnelle. Elle peut donc se modifier devant la consistance ou la précarité des relations sociales (Le Breton, 2008).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

De cette manière, la marche est aussi une résistance contre les impositions liées à nos identités. Selon Le Breton (2016a), nous sommes immergés dans les innombrables responsabilités liées à l'univers professionnel, personnel, amical, familier et social. Ces responsabilités nous laissent en permanence avec la « sensation de comptes à rendre ». De même, Sennet (1999) reconnait cette situation quand il analyse la manière que les gens gèrent les échecs du quotidien : cela pourrait avoir un impact positif, comme la prise de conscience de ses limitations ; mais cela pourrait aussi, au contraire, devenir une charge très lourde pour l'individu, souvent testé et sans support institutionnel et émotionnel dans cette nouvelle ère.

Le geste de se mettre en chemin pour la marche pourrait être aussi analysé à partir de ses symbolismes. Il s'agit d'une pratique corporelle qui exige un éloignement de la maison, ce qui représente aussi la prise de distances et une certaine liberté par rapport aux obligations. Dans les mots de l'auteur, « marcher revient à se mettre en congé de son histoire et à s'abandonner aux sollicitations du chemin » (Le Breton, 2012 : 26).

Différemment de la liberté basique expérimentée dans la société de consommation, celui qui marche se détache des tentations mercantilistes (Featherstone, 1999). Pour Le Breton (2016b), le marcheur est absorbé par des questions d'ordre pratique. Il ne peut pas, par exemple, porter beaucoup de poids dans le sac à dos. Il faut réfléchir à ce qui sera amené (par exemple des ordinateurs ou d'autres appareils électroniques). Marcher en s'éloignant des centres urbains implique aussi expérimenter le manque d'accès aux connexions Internet et aux réseaux téléphoniques. Cela peut être une sensation désagréable, étant donné le contexte hypermoderne (Lipovetsky, Serroy, 2011), où jamais il n'y a eu autant de possibilités de connexion les uns avec les autres à travers les réseaux de communication et la sensation d'isolement et de « misère subjective ».

D'autre part, la sensation de marcher peut nous libérer du poids des identités, dans le sens proposé par Le Breton (2016a) lorsqu'il souligne la possibilité d'anonymat dans la marche :

> « En marchant […] on expérimente la liberté de toutes les obligations d'identité. Dans les sentiers, nous sommes anonymes. Personne ne sait qui sommes-nous. Nous n'avons pas besoin de nous présenter, de dire ce qu'on dit. Nous parlons tout simplement des sentiers […]. Pendant un bref moment, nous n'avons pas le poids de notre identité professionnelle, sociale, culturelle. […] C'est le temps de se repositionner ».

Cette sensation d'anonymat, ou de besoin de s'éloigner des identités qu'on porte est analysée dans le livre « Disparaître de soi : une tentation contemporaine » (Le Breton, 2015 : 17) :

> « Au fil de ce livre, j'appellerai blancheur cet état d'absence à soi plus au moins prononcé, le fait de prendre congé de soi sous une forme ou sous une autre à cause de la difficulté ou de la pénibilité d'être soi. Dans tous les cas, la volonté est de relâcher la pression. […] La blancheur répond au

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

> sentiment de saturation, de trop-plein éprouvé par l'individu. Recherche d'une relation amortie aux autres, elle est une résistance aux impératifs de se construire une identité dans le contexte de l'individualisme démocratique de nos sociétés. Entre le lien social et le néant, elle dessine un territoire intermédiaire, une manière de faire le mort pour un moment ».

Il y a plusieurs manières de « disparaitre de soi » traitées par l'auteur. Elles peuvent être plus ou moins graves. La personne pourrait effectivement perdre ses repères sociaux, le lieu de son existence, mais dans le cas de l'activité physique (et de la marche) la disparition de soi est considérée comme une forme agréable, délibérée, positive, un exercice ludique et contrôlé pour se réapproprier son existence (Le Breton, 2015).

Un des aspects les plus intéressants à propos de l'anonymat est que les personnes ne sont pas emprisonnées à un statut. Selon l'auteur, les interactions sociales impliquent un risque d'imposition de certains statuts, vu que l'individu entre dans la sphère de l'influence des autres et perd le contrôle des significations qu'on lui attribue (Le Breton, 2008). Selon Strauss (1999 : 97) « les relations sociales rarement existent sans une certaine dose d'hypocrisie et de masquage conventionnel de la pensée et du sentiment ».

À ce sujet, Le Breton (2016a) montre que la marche est cherchée par des personnes en dépression ou avec des maladies. Pourtant, ces personnes ne sont pas forcément classées en tant que « malades » ou « dépressifs ». Cela s'explique parce que les formes de contact pendant la marche ne sont pas motivées par des questions personnelles, elles privilégient plutôt les échanges d'information sur les parcours et les sentiers. D'après Le Breton, c'est d'où vient l'immense succès sociologique de la marche :

> « Marcher c'est vivre par corps, provisoirement ou durablement. Le recours à forêt, aux routes ou aux sentiers, ne nous exempte pas de nos responsabilités croissantes envers les désordres du monde, mais il permet de reprendre son souffle, d'affûter ses sens, de renouveler sa curiosité. La marche est souvent un détour pour se rassembler de soi. » (Le Breton, 2000 : 11)

4 Conclusion

La fascination de Le Breton pour la marche est visible pas seulement dans les œuvres mobilisées ici, mais aussi dans ses mots et dans son enthousiasme, d'après l'observation de certaines interactions personnelles. Aligné à une sociologie sensible, il analyse cette pratique corporelle en décrivant en détail l'expérience sensorielle provoquée par la marche. Celui qui marche, selon l'interprétation de Le Breton, expérimente l'organicité du corps, par exemple la sueur, la fatigue et la respiration, et il se mélange à l'environnement de son trajet, comme si c'était un prolongement du corps (Le Breton, 2012).

Le Breton soutient que la marche est une rupture d'avec les activités quotidiennes. Dans ce sens, elle proposerait quelques heures de paix et d'une certaine liberté de

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

différents rôles sociaux et préoccupations, en utilisant le corps en mouvement comme une manière de résistance aux exigences contemporaines, notamment liées à la performance, aux obligations sociales et à l'apprivoisement du temps et des volontés.

Devant les formes de résistance liées à la marche, comme résistance à la « civilisation assise » des jours actuels (Le Breton, 2016b), on a choisi de traiter les deux sentiers pour explorer les lents analytiques de l'auteur. Le premier sentier montre le caractère élémentaire de la marche comme pratique de résistance à certains aspects de la société contemporaine. Le deuxième chemin prend en considération ce contexte social troublé, dont il y a l'impérieux besoin de faire face aux différentes identités construites devant les liens sociaux. « Disparaître de soi » à travers la marche est une manière d'échapper aux innombrables rôles sociaux quotidiens.

Ainsi, Le Breton avance dans les analyses liées à la sociologie du corps, en proposant la centralité de l'expérience et de la sensibilité comme des aspects fondamentaux pour les possibilités d'être emmêlé aux trames sociales. Étant donné le caractère transdisciplinaire de la sociologie du corps et des thématiques qui la traversent, comme les activités corporelles, la compréhension de la marche comme pratique de résistance peut être une clé interprétative pertinente pour repenser quelques caractéristiques du scénario actuel, marqué par la responsabilisation individuelle et pour de constants défis d'ordre sociaux et émotionnels.

Bibliographie

Bétran Javier Olivera, « Las actividades físicas de aventura en la naturaleza : análisis sociocultural », in *Apunts, Educación Física y Deportes*, v.41, 1995, p. 5-8.

Crary Jonathan, *Late Capitalism and the Ends of Sleep*, Londres, New York, Verso, 2014.

Feathestone Mike, « The body in consumer culture », in *The body : social process and cultural theory.* London, Sage, 1999, p. 170-196.

Le Breton David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié (Suites), 2000.

Le Breton David, *La sociologie du corps*, 4e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2000a.

Le Breton David, « Activités physiques et sportives et intégration : aspects anthropologiques », in *Empan*, Paris, v. 3, n° . 51, 2003, p. 58-64.

Le Breton David, « The Anthropology of Adolescent Risk-Taking Behaviours », in *Body & Society, London, v. 10, mars 2004, p. 1-15.*

Le Breton David, *Sinais de identidade : tatuagens, piercings e outras marcas corporais.* Trad. Frazão Tereza, Lisboa : Miosótis, 2004a.

Le Breton David, *L'interactionnisme symbolique*, 2e éd. corrigée, Paris, PUF, 2008.

Le Breton David, *As Paixões Ordinárias : Antropologia das Emoções*, Petrópolis, RJ, Vozes, 2009.

Le Breton David, *Antropologia do corpo e modernidade*, Petrópolis, RJ, Vozes, 2011.

Le Breton David, *Marcher : Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié (Suites), 2012.

Le Breton David, *Sociologie du risque*, Paris, PUF. « Que Sais-Je ? », 2012a.

Le Breton David_, Conduites à risque : Des jeux de mort au jeu de vivre,_ 3e éd., Paris, PUF/Quadrige, 2013.

Le Breton David. *Disparaître de soi : Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015.

Le Breton David, interview « Aproximações em relação à marcha como prática de resistência », à l'auteure. Bureau 5217, Faculté de Sciences Sociales, Université de Strasbourg, Strasbourg, France, 4 mai 2016a.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Le Breton David, interview « A sociologia do corpo e a marcha »,à l'auteure. Bureau 5217, Faculté de Sciences Sociales, Université de Strasbourg, Strasbourg, France, 20 mai 2016b.

Le Breton David, « Interview David le Breton Version Intégrale », à Espinosa Laurent. *Les interviews de Laurent en partenariat avec l'île de Tara en Eaunes*. Publié en 04/03/2015a. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=CSVwXhFhQpo Accès en 28/06/2018.

Lévy Joseph, *Entretiens avec David Le Breton : Déclinaisons du corps*. Montreal-Paris, Tétraèdre, 2010.

Lewis Neil. « The climbing body, nature and the experience of modernity", in *Body and Society*, London, v. 6, n. 3-4, 2000, p. 58-80.

Lipovetsky G., *Os tempos hipermodernos*. Trad. Vilela Mario, São Paulo, Barcarolla, 2004.

Lipovetsky G. ; Serroy J. *A cultura-mundo : resposta a uma sociedade desorientada*. Trad. Machado Maria Lúcia, São Paulo, Companhia das Letras, 2011.

Lipovetsky G. ; Serroy J. *A estetização do mundo : viver na era do capitalismo artista*. Trad. Brandão Eduardo, São Paulo, Companhia das Letras, 2015.

Mauss Marcel. *Sociologia e antropologia,* São Paulo, Cosac & Naif, 2003.

Pámpols Carles Feixa, « La aventura imaginaria. Uma visión antropológica de las atividades físicas de aventura em la natureza », in *Apunts, Educación Física y Deportes*, v. 41, 1995, p. 36-43.

Pavie Xavier, « Le corps, matière d'exercices spirituels », in *Sociétés,* v. 3, n. 125, 2014, p. 69-79.

Rauch André, *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*. Paris, Éditions Autrement, 1997.

Sennet Richard, « Growth and failure : the new political economy and its culture », in Feaherstone Mike ; Lash Scott. *Spaces of culture : city, nation, world*, Londres, Sage, 1999.

Strauss anselm L. *Espelhos e máscaras : a busca da identidade*. Trad. Gerson de Souza Geraldo, São Paulo, EDUSP, 1999.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697